

LA LIBÉRATION DE FRAIZE EN NOVEMBRE 1944

Ce texte, extrait du journal d'un habitant, repris et illustré par le journal **l'Est Républicain** en novembre 1984, à l'occasion du cinquantième anniversaire, a été compilé et vous est présenté par l'association **La Costelle**.

Les Américains aux portes de Fraize

Les années sombres de l'occupation allemande ont commencé à Fraize, le 20 juin 1940, jour où les troupes ennemies, qui arrivent par le col du Bonhomme, le Louchpach, Habeaurupt et Plainfaing, déferlent sur la vallée.

Il faudra attendre plus de quatre ans avant que les armées alliées chassent l'envahisseur, quatre longues années au cours desquelles la résistance s'organise sous les ordres du capitaine Vallet, un pasteur déodatien chargé de l'arrondissement et du capitaine Mistler d'Anould, responsable du secteur A, soit la région de Fraize, qui compte jusqu'à 700 hommes en avril 44, dont de nombreux Fraxiniens qui s'illustrent dans le combat pour la liberté.

C'est à cette époque que le repli des soldats allemands commence à être sensible : le 21 avril 44, les logements des écoles sont évacués sur réquisition des services de police allemands qui installent leur QG. Quatre mois plus tard, ce sont les troupes qui prennent possession de tous les bâtiments. Lors de ce même mois d'août, les maquisards attendent en vain un parachutage d'armes au haut de Steige. Un nouveau parachutage est annoncé pour le 4 septembre à Fouchifol : les Allemands encerclent alors le hameau ; les hommes du maquis se défendent héroïquement, laissant une trentaine d'ennemis tués sur le terrain. Mais M. Meyer et Marcel Kuntzmann, deux de leurs camarades, seront pris et pendus, et les représailles qui suivront amèneront la déportation d'une dizaine d'hommes dont plusieurs ne reviendront pas. À la mi-septembre, le groupement reçoit l'ordre de cesser toutes opérations, mais de continuer à transmettre tous les renseignements utiles.

Un fossé antichars

C'est également à cette période que l'approche du front va se faire sentir avec les premiers bombardements des avions américains et la construction du fossé antichars pour les Allemands, large de cinq mètres et profond de trois, qui coupe la vallée de la Graine au bois de l'Ange, et doit arrêter les troupes alliées. Le mois d'octobre sera celui des bombardements, et la population civile s'inquiète : ne va-t-elle pas faire les frais d'un combat acharné qui semble se dessiner ? De plus, le 8 novembre, tous les hommes de Saint-Léonard, Anould et Clefcy sont déportés : il y a fort à craindre qu'il en soit de même à Fraize. Puis c'est l'incendie des communes voisines : l'horizon est barré par des volutes d'épaisse fumée noire qui montent des

maisons. Des soldats allemands, spécialisés dans ce type d'intervention, lancent des bombes incendiaires dans les maisons qui ont été évacuées. Deux de ces criminels logent, paraît-il, aux Sèches-Tournées.



*Les maquisards inaugurent la stèle à la mémoire de leurs deux camarades à Fouchifol.
(Collection de M. René JEAN; La Beurrée)*

Un pont « rescapé »

La folie dévastatrice et incendiaire de l'ennemi s'arrêtera aux portes de Fraize, à la ferme Georges de Sondreville, dernier bâtiment qui sera la proie des flammes allemandes dans la vallée de la Haute-Meurthe. Pour quelles raisons Fraize et Plainfaing seront-elles épargnées ? Peut-être l'envahisseur pensait-il pouvoir contenir l'offensive alliée grâce à son fossé antichars et à ses positions favorables, ce qui supposait que les deux communes serviraient de cantonnement pour l'hiver. Il semble plutôt qu'ils ont été surpris par la rapidité de l'offensive des blindés américains qu'ils n'attendaient pas là où ils arrivèrent, à savoir par les hauteurs de Rougifaing, et ce, grâce au pont du Souche qui n'avait pas sauté. En effet, le capitaine Mistler, qui était aussi directeur aux Papeteries du Souche, avait informé les Américains qu'un pont était rescapé à l'intérieur de l'usine : un mur de briques construit à l'entrée l'avait soustrait aux mines allemandes. Les forces libératrices se trouvaient donc aux portes de Fraize.

Dans les caves...

Lorsque les hostilités furent terminées, les enfants retournèrent à l'école. Dans la classe de M. Jean Weber, les plus grands rédigèrent chacun un devoir se rapportant aux années de guerre. L'ancien maire de Fraize a bien voulu mettre à notre disposition ces témoignages authentiques : nous l'en remercions.

Premier combat aérien

Le premier combat aérien aura lieu fin mai 1944. « Le 27 mai 1944, par un beau jour ensoleillé, favorable aux raids aériens, des vagues d'avions planent au-dessus de la ville à midi (...). Nous sommes déjà bien habitués à ces bruits de moteurs et nous pensons : » Voilà encore des émotions pour les Allemands « , quand tout à coup, une nuée d'oiseaux noirs vient à leur rencontre. Avions alliés et allemands se croisent et se recroisent, les mitrailleuses crépitent, trois avions s'abattent allant à la dérive, d'autres les suivent dont quelques uns sont en flammes. Tous s'écrasent aux environs de Fraize. Des pertes sont à déplorer de part et d'autre. En même temps, de fortes détonations se produisent : c'est une forteresse américaine chargée de bombes qui s'écrase à Clefcy. Sept soldats sont carbonisés ».

Il s'agissait de la forteresse américaine qui venait de s'abattre à la Maxerelle et dont les rescapés seront hébergés par M. René Jean à la Beurrée.

21 cadavres noircis

« Quelques mois plus tard, à la mi-septembre, le temps est propice aux cultivateurs qui ramassent la dernière récolte de regains. De longs convois de camions allemands sillonnent la route nationale afin de ravitailler le front qui s'est rapproché ces temps derniers. Tout à coup, de grands oiseaux blancs surgissent de derrière la montagne. Nous distinguons très bien les étoiles sous les ailes : ce sont des Américains. Deux des quatre avions piquent en direction de la route. Les paysans prudents se couchent aussitôt et s'abritent du mieux qu'ils peuvent. Des vrombissements assourdissants, un crépitement de mitrailleuses et les avions reprennent de la hauteur. Aussitôt après, les deux autres opèrent de la même façon. Alors, nous jouissons d'un spectacle vraiment saisissant : des flammes hautes de plusieurs mètres s'échappent de presque tous les véhicules, dont certains étaient des réservoirs d'essence, des balles sifflent de tous côtés et une

odeur de caoutchouc brûlé, de poudre, se répand à plusieurs kilomètres à la ronde. Ce brasier dura plusieurs heures et il ne resta plus sur la route que 21 cadavres noircis totalement hors d'usage ».

Dans ce convoi se trouvait également un fourgon plein de billets et de pièces qui provenaient des banques que les fuyards pillaient sur leur passage.

Premières victimes civiles

À partir de cette époque, les bombardements se font plus fréquents et la vie devient difficile. Mais laissons parler les jeunes témoins de l'époque.

« Le samedi 7 octobre, nous subissons le premier bombardement. À 16 h 30, huit avions survolent le village et laissent tomber plusieurs bombes de 250 kg sur les Adelins pour atteindre les emplacements des batteries allemandes. Mme Georgette Colin est tuée dans son champ. Elle sera la première victime civile de la libération en marche. Mme Bedez a le bras droit arraché. Plusieurs maisons et l'hôpital sont endommagés ».

Dès lors, devant le danger qui affole la population chaque fois que les moteurs d'avions se font entendre, on va s'installer dans les abris et les caves.

« Chacun organise sa vie dans les caves. Certaines, voûtées, sont d'excellents abris, mais beaucoup n'ont que des plafonds de briques. Il faut les consolider avec des poutres. Nous y descendons lits, fourneaux, ustensiles de cuisine, bois de chauffage, victuailles, vêtements et objets précieux (...). Les caves de l'usine, vastes et solides, sont prises d'assaut. Dans l'une vivent 120 personnes qui font à manger sur 9 cuisinières. Les familles se regroupent et organisent des sortes de dortoirs entre les piliers des voûtes à l'aide de caisses qui servent de cloisons ».

Ni communication, ni ravitaillement

Cette vie dans les caves va durer jusqu'à la fin novembre, dans des conditions de plus en plus précaires, mais la solidarité est tellement grande entre les compagnons de misère, et l'espoir d'une libération prochaine est si vivant que l'on oublie cette infortune.

« Toute communication est coupée, aucun ravitaillement n'arrive. Pendant plusieurs jours, la population manque de pain. Au début de novembre, le nombre des bombardements augmente. Les fils électriques sont coupés. Dans les caves, nous nous éclairons avec des lampes à pétrole

qui fument. Quand nous sortons quelques minutes pour reprendre l'air, nous rions de nous voir tout noircis. À partir du 15, il est question d'évacuer Fraize. Les hommes d'Anould, de Saint-Léonard et Clefcy sont déportés en Allemagne. Le 16, les habitants d'Anould évacuent leur village, puis les 16, 17, 18 et 19 novembre, nous apercevons les immenses incendies des villages évacués : tout brûle, même les églises. Nous attendons notre tour avec angoisse et nous préparons les bagages. Le lundi 20, les hommes de Fraize ont l'ordre de se rassembler à 5 h du soir sur la place de la mairie. À l'heure fixée, 4 hommes se présentent. Le capitaine Schmitt renouvelle son appel deux fois dans la soirée. Dans la nuit, une soixantaine d'hommes obéissent à l'ordre et marchent vers Saâles sous les bombardements. Beaucoup se sauveront et reviendront le lendemain ».

Chicago !

Depuis plusieurs semaines, on se terre dans les caves. Les informations concernant l'avance des troupes alliées se font rares, d'autant que sans électricité, il est impossible d'écouter la radio. Les combats s'intensifient sur place, on se doute que le front se rapproche, et on attend d'un jour à l'autre l'arrivée des soldats américains.

Ils sont tout noirs

M. Jean Weber, qui sera nommé délégué du gouvernement provisoire de la République et administrateur provisoire de la commune de Fraize de fin novembre 1944 à février 1945, se souvient de cette cave de la rue des Aulnes où plusieurs familles s'étaient réfugiées. M. Raymond Gacapo, qui n'était pas habitué à rester sur place, tournait comme un lion en cage. Un soir de la mi-novembre, n'y tenant plus, il se lève en disant : « Je vais voir où sont les Américains ! » On avait entendu dire qu'ils étaient à Bruyères. Malgré la réaction des parents et amis qui voulaient l'empêcher de sortir, il partit et revint deux jours plus tard, après avoir traversé le front : « J'ai vu les Américains : ils sont à Corcieux ! » Devant l'incrédulité de ses compagnons, il sortit de ses poches des preuves irréfutables : des cigarettes et du chocolat américain. Quelques jours plus tard, probablement le 23 novembre, Mme Angèle Gacapo et Mme Maria Miclot allaient chercher du lait dans une ferme au Belrepaire ; elles rencontrèrent alors des soldats de couleur. Étonnées, elles revinrent en disant : « Les Allemands se sont déguisés : ils sont tout noirs ! »

L'ennemi usait souvent de ruses, et on se méfiait, mais on espérait qu'il s'agissait bien des soldats américains.

Nancy Bruyères à pied

M. René Jean, qui habite actuellement à La Beurrée, était jeune marié et résidait à l'époque à Houdemont, dans la banlieue nancéienne. Lui aussi souhaitait avoir des nouvelles du front, et surtout de sa famille, car son père était très engagé dans la résistance ; il avait d'ailleurs hébergé le capitaine Mistler, pendant plusieurs mois.

Le 19 novembre, il décide de revenir à Fraize. Comme il n'a pas de moyen de transport, il fait le voyage à pied et arrive dans l'après midi du 21 à Bruyères.

Pris par les FFI qui ne croient pas à ses explications, il est gardé sous surveillance en attendant la venue de leur capitaine qui décidera s'il doit être relâché. Le lendemain matin un maquisard arrive et lui dit «Voilà le capitaine ! », et quelle n'est pas sa surprise de voir le capitaine Mistler qui venait au avitaillement de pain pour : Anould : « Qu'est-ce que tu fais là?» lui demande le chef des résistants qui l'emmène jusqu'à Anould. Il lui déconseille de gagner Fraize car le terrain est trop dangereux. Mais arrivé si près du but, René Jean ne veut pas renoncer.

Pensez à ma machine à écrire

Arrivé à la ferme George, à Sondreville, il traverse la rivière car le pont a sauté. Le secteur est vide : tout le monde est caché. Il rampe dans les vergers en évitant les chemins minés, et arrive enfin dans la ferme paternelle : personne ! Il pense alors à l'autre maison, sous le bois, et arrive au moment où une bagarre éclate entre les Allemands, qui reculent en rampant, et probablement des Américains, qu'il ne voit pas, mais qui ne cessent de tirer. Arrivé dans la maison, il ne trouve à nouveau personne, si ce n'est trois jeunes Allemands, « des gamins », qui, le fusil appuyé au mur, ne semblent pas vouloir combattre. Il trouve enfin son père et sa famille, en compagnie des gendarmes Guillaume et Divoux, caché dans «la mine» à la lisière du bois. Le soir, tous les Allemands sont rassemblés dans la maison. Vers 23h, un officier arrive pour emmener ses hommes attaquer les Américains à Rougifaing. Parmi eux, se trouve un Alsacien, enrôlé de force. M. René Jean père lui dit alors : « Reste avec nous ! Nous te donnerons des vêtements civils ». Mais le soldat a peur des représailles envers sa famille. Il remercie et dit: «Si je suis tué, soyez gentils de faire parvenir ma machine à écrire qui est ici à mes parents ».

Le lendemain, le jeune Alsacien n'était plus là : il était mort à Rougifaing. Le même jour, le 23 novembre, vers 15h 30, M. René Jean, qui est avec son père, entend tout-à-coup un gros roulement : ils se cachent dans un fossé et voient soudain apparaître un char énorme. Ils pensent que les Allemands se replient, quand ils aperçoivent le nom du char, à côté de l'étoile blanche : « Chicago » ! Les Américains arrivaient à Fraize par la Beurrée ! Le jour tant attendu était enfin là ! Le gradé demanda s'il y avait des Allemands dans la maison: seuls, les 3 jeunes qui n'avaient pas bougé se rendirent et furent embarqués manu militari, tandis que le char poursuivit sa route sur les hauteurs de Fraize.

Les couleurs retrouvées

Le 23 novembre 1944, Les Américains étaient donc là ! Voilà le témoignage d'un jeune Fraxinien de l'époque.

« À la veille du 24 novembre, journée particulièrement chère à nos cœurs, il est visible que Fraize attend frémissante le miracle de sa libération prochaine. La nouvelle parvient au village que l'armée allemande bousculée par les blindés américains chancelle, et que la coulée d'acier de nos alliés déferle sur les flancs des montagnes entourant notre vallée.

Le mercredi 22, nous entendons la mitrailleuse sans arrêt et des coups de feu. Il paraît que les troupes libératrices sont sur le versant du Chéneau. Le jeudi matin 23, ce sont de nouvelles mitraillades et de nouveaux coups de feu, plus rapprochés encore que la veille.

A 1 h, on nous dit que les Américains descendent le Chéneau ! Vers 14 h, nous voyons les premiers Américains déboucher du bois. Par petits groupes de 3 ou 4, ils s'infiltrèrent dans les fermes de La Beurée. Peu après, de gros chars défilent sur la route des Langes, à la lisière du bois, à 300 m de la ferme où nous nous sommes réfugiés. Un char s'arrête et aussitôt, nous voyons une flamme sortir de la gueule du canon, peu de temps après, une maison de La Beurée est en feu. »

Libérés le 24

Cette maison en feu qui sera la seule incendiée et dont il ne restera rien, était la ferme Masson, là où habitent aujourd'hui M. et Mme Uria. Les Américains pensaient que des Allemands y étaient cachés.

Mme Abel Uria, née Masson se souvient : « Il était midi, le repas était prêt, et nous allions nous mettre à table, quand nous avons entendu tirer : nous nous sommes vite mis à l'abri ! Nous n'étions pas sûrs que c'étaient les Américains. Plus tard, nous étions avec Irma Perrin qui nous a conseillé de ne pas nous montrer ». Les chars qui sont arrivés par les hauteurs poursuivent leur route soit vers La Croix-aux-Mines, soit par la route JF Pelet où descendent les Sèches-Tournées : la progression par la vallée se fera quelques heures plus tard.



Ce qu'il restait de la ferme MASSON, à la Beurrée, seule ferme incendiée.

Ce témoignage écrit anonyme relate les faits : « Des balles traçantes sillonnent l'air de toutes parts. De vastes nuages de fumée obstruent la route nationale pour masquer l'arrivée des Américains. De petits coups sourds se font entendre et de nombreux papiers blancs voltigent dans l'air : ce sont des tracts qui invitent les derniers Allemands à se rendre. Nos libérateurs ignorent la fuite de l'ennemi, mais des villageois les renseignent bien vite.

Le 24, les soldats de l'armée Patton attaquent le centre de Fraize : le soir, notre village est libéré. Mais les Allemands ont placé des canons au « Fer à cheval » et tirent sur Fraize (...). Des obus de 210 tombent surtout dans la rue de l'Hôtel-de-Ville, tuant des civils et des soldats. Beaucoup de maisons, déjà endommagées par l'explosion du pont de la Meurthe, sont rendues inhabitables. La mairie est en partie détruite. Nous ne pouvons sortir des caves que le lundi 27

Soigné à la « goutte »

En effet, les Allemands avaient voulu faire sauter le pont au centre de Fraize, mais les charges étaient mal placées, et ce sont les maisons voisines qui sont fortement endommagées, notamment celle du : photographe, M.Goy, seule maison de Fraize qui ne pourra être reconstruite à partir de ses murs.

Le Cercle ouvrier est également touché, les vitres de tout le secteur volent en éclats. Les Américains gagnent depuis le centre les hauteurs de la Roche.

Mme Béjot, dont les parents tenaient le café, se souvient de ces journées : « Nous étions tous à la cave ; les Allemands qui avaient réquisitionné notre café nous ont dit : Les Américains sont à la filature de Fraize », et à 5 h du matin, ils sont partis sur Chaume. Ma sœur et moi, nous avons commencé à nettoyer le plancher qui était tout crotté à force des allées et venues des soldats ; quand tout à coup, un soldat est entré par la fenêtre ; nous avons tout de suite compris qu'il s'agissait d'un Américain, et ma sœur lui a dit : « Ah, c'est vous ? Pas trop tôt ! »

Leur capitaine était malade alors nous avons déterré un bouteille de goutte pour le soigner, puis ils sont partis jusque Rovémont, guidés par M. Antoine, car ils pensaient qu'il y avait encore des Allemands à Clefcy.

La Légion arrive, puis les Tabors



Le pont n a pas sauté, mais le magasin de M. GOY, photographe, et celui de confections, seront détruits.

Quelques jours plus tard, les troupes américaines seront relayées par le 1er REC de la Légion étrangère dont faisaient partie MM. Garcia et Abel Uria, qui sont revenus se fixer à Fraize après la guerre.

M. Abel Uria se souvient de son arrivée à Fraize : « Nous étions guidés par Eloi Schmitt, les gens ne nous aimaient pas beaucoup : ils nous prenaient pour des bandits ! Mais il y avait quand même des gens qui nous ont bien accueillis, je me souviens surtout de Louis Lalevée et de M. Saint-Dizier, le coiffeur. Il ne faisait pas chaud, ceux qui étaient cantonnés à l'école ont démonté les planchers pour se chauffer ! ».

Ces légionnaires, qui arrivaient de Saint-Raphaël, n'avaient eu que deux arrêts- repos : l'un à Senas (13) et l'autre à Vesoul. Ils sont repartis à Dounoux, près d'Épinal, pour 3 jours de repos, avant de reprendre la poursuite de l'ennemi qui les emmènera à la frontière autrichienne.

M. Garcia, qui était logé à la ferme Didiergeorge au Belrepaire, se rappelle surtout l'accueil chaleureux et la descente du Bonhomme : « On était bien hébergés chez Didiergeorge ! Et on buvait bien ! Quand on est descendu sur l'Alsace, on rencontrait énormément de cadavres de soldats ennemis sur la route ».

Quand le 1er REC quitte le secteur, il est remplacé par les tabors marocains, enveloppés dans leurs longues capes brunes, coiffés du traditionnel capuchon, et traînant derrière eux des ânes lourdement chargés.

Nous sommes à la fin de l'année, et ces hommes ne sont pas habitués à nos basses températures. Le 5 janvier, un groupe d'entre eux s'installe dans le magasin Kahn, qui avait également servi d'hôpital ; il allume un feu au 1er étage à l'aide d'un bidon d'essence et provoque un incendie qui faillit ravager tout le quartier.

Les mines tuent

Fraize est maintenant libéré, mais les mois qui suivirent ce 24 novembre inoubliable vont apporter leur lot de tragédies. Tout d'abord, l'incertitude demeure car la guerre n'est pas encore terminée : en janvier, les Américains minent le secteur et installent des protections, comme si les Allemands allaient revenir.

Le Valtin et Colmar ne sont toujours pas libérés. Les mines que les Allemands ont laissées derrière eux font de nombreuses victimes civiles : 29 personnes au total et des dizaines de personnes mutilées.

Depuis que les Allemands ont quitté Fraize, on s'organise ; un service de déminage, dans lequel s'illustra M. Robert Colin, instituteur à Fraize, permettra d'éviter un nombre beaucoup plus important de victimes. Le comité de libération animé par plusieurs enseignants et présidé par Henri. Sellenet, se charge des quelques affaires de collaboration.

M. Jean Wéber est nommé administrateur provisoire de la commune : les hommes sont réquisitionnés pour la mise hors d'eau des maisons endommagées ; on s'occupe de l'hébergement des sinistrés des cités voisines et des troupes à loger jour et nuit ; la mairie de Fraize étant sinistrée, on installe les bureaux provisoires dans la filature ; on comble les fossés, on répare les routes.

Lorsque l'on apprendra le 4 février la libération du dernier village vosgien, Le Valtin, puis le passage du Rhin, alors on croira seulement à la victoire finale.

(Mis en forme et publié sur son site par La Costelle en 2025)